

Discours de Monseigneur Massaux, recteur de l'Université de Louvain.

Monsieur le Professeur,
Mesdames, Messieurs,

Nous voici réunis pour rendre un hommage unanime, et combien mérité, au Professeur Chevalier Simonart auquel il nous est particulièrement agréable, au terme d'une longue carrière universitaire, d'exprimer publiquement la gratitude de l'Université Catholique de Louvain et de nombreuses générations d'étudiants qui ont bénéficié de son enseignement.

Promu Docteur en Médecine en 1928 avec la plus grande distinction, le Professeur Simonart se distingua presque aussitôt par une activité scientifique précoce qui le fit lauréat du concours universitaire, lauréat du concours des bourses de voyage, lauréat du prix quinquennal des sciences thérapeutiques et pharmacologiques de l'Académie de Médecine de Belgique.

Il résida aux États-Unis en 1930-32 comme Fellow de l'Université de Pennsylvania et devint assistant libre des Professeurs Gunn et Sherrington à Oxford ainsi que du Professeur Bijlsma à Utrecht.

Agrégé de l'enseignement supérieur, il fut nommé chargé de cours à l'Université de Louvain en 1933 et accéda dès 1936 à la charge de professeur de Pharmacodynamie et Thérapeutique, fonction qu'il n'a cessé d'exercer jusqu'ici, hormis pendant les années de guerre où son attitude de patriote et de résistant lui valut, de l'occupant, un internement aux camps de concentration de Breendonk et de Buchenwald. Il échoit à d'autres le soin d'évoquer ici ces moments particulièrement pénibles qui lui donnent droit à l'admiration et à la reconnaissance nationale qu'il a plu à Sa Majesté le Roi d'objectiver par l'élévation du Professeur Simonart à la dignité de Chevalier.

Membre correspondant de l'Académie de Médecine de Belgique depuis 1948, le Professeur Chevalier Simonart est aussi membre de nombreuses sociétés savantes dont il se trouva, pour plusieurs d'entre

elles, parmi les fondateurs ou dont il présida ou préside encore actuellement aux destinées.

Le palmarès de ses publications scientifiques est particulièrement éloquent : plus de 250 articles et notices portent sa signature tandis que près de 100 autres condensent les travaux réalisés par ses collaborateurs, sous sa direction scientifique.

Nombre de ces publications concernent un sujet qui lui tient particulièrement à cœur et où il a fait réellement œuvre de pionnier ; je veux parler du choc circulatoire des brûlés auquel il a consacré quarante ans de recherches difficiles et assidues.

Mais quelle que soit la valeur de ses travaux scientifiques ou encore l'importance des charges que le Professeur Simonart a acceptées et ponctuellement remplies, le titre dont il peut, à juste titre, s'enorgueillir le plus reste incontestablement celui d'avoir été, pour ses étudiants, le pédagogue par excellence.

D'une matière aride et hétérogène, il a su réaliser une synthèse ordonnée et attachante, concrétisée par son traité de pharmacodynamie et de thérapeutique, ouvrage de valeur didactique exceptionnelle dont la réputation a franchi les frontières de notre Université et même de notre pays et dont il a été tiré sept éditions, deux réimpressions ainsi que deux adaptations en langue néerlandaise.

Tous les élèves du Professeur Simonart se rappellent la ponctualité de leur Maître, sa conscience scrupuleuse et la lumineuse clarté de ses exposés. Aussi, sans qu'il eut à exercer la moindre contrainte, les auditoires où se donnaient ses leçons connurent toujours la plus grande affluence. Il n'est donc pas étonnant que ses anciens étudiants aient conservé de lui le meilleur souvenir et se soient trouvés si nombreux à participer à cette séance d'hommage et à avoir désiré la perpétuer par la constitution d'un prix Chevalier Simonart destiné à couronner des travaux consacrés à la recherche pharmacologique.

Malgré l'excellence de ses leçons magistrales, le Professeur André Simonart ne s'estimait pas pour autant quitte d'obligations envers ses anciens élèves. Dans une multitude d'articles publiés par la *Revue Médicale de Louvain* et le *Leuvens Geneeskundig Tijdschrift* dont il fut le directeur de 1957 à 1966, il dispensa aux praticiens un enseignement post-universitaire particulièrement apprécié qui leur permettait de se tenir régulièrement au courant des derniers développements de la thérapeutique.

C'est donc avec des sentiments d'extrême reconnaissance que je m'adresse à vous, Monsieur le Professeur, pour vous féliciter de tout cœur pour l'œuvre si remarquable que vous avez accomplie et que vous continuerez, je l'espère, sous quelque forme que ce soit, pour le plus grand bien de notre Alma Mater.

Je ne puis passer sous silence votre épouse, M. le Professeur; les félicitations que nous vous adressons, lui reviennent en partie, à elle qui a été la courageuse et affectueuse compagne de votre vie.

Laissez-moi vous avouer que je ne trouve que deux mots pour vous dire toute l'admiration de l'Université et toute la gratitude pour votre dévouement inlassable, deux mots qui, dans notre langue française, sont suffisamment éloquents dans leur concision : Merci, Monsieur !

Allocution du professeur Levy, vice-Président du Conseil d'administration du Mémorial National du Fort de Breendonk.

Intellectuel dégénéré, cadavre réchauffé, lâche terroriste, . . . tels sont Messesseurs, Monseigneur, Messieurs les Recteurs, Monsieur le Doyen, Mesdames, mes chers Collègues, quelques-uns des titres de noblesse qui furent jadis conférés au chevalier Simonart. Et ceux qui l'anoblissaient ainsi savaient de quoi ils parlaient. C'étaient des hérauts d'armes d'une rare science. Ils portaient fièrement sur leurs coiffures et sur leurs tabards des armoiries que beaucoup d'entre vous connaissent pour les trouver sur certaines fioles de leur compétence : sur champ de sable, un crâne d'argent surmontant deux tibias croisés de même . . .

Les mérites de notre illustre ami étaient proclamés par les SS, fidèles serviteurs d'Adolphe Hitler.

Les temps étaient venus . . .

Qui donc aurait imaginé que le calme, le consciencieux, le méticuleux professeur Simonart aurait pu se transformer en dangereux terroriste ? Qui donc que l'homme d'ordre aurait tramé les complots de Moscou ? Et qui que le savant placide se serait mué en apôtre de la violence et l'homme libre en bagnard ?

Pourtant imaginez-le au fort de Breendonk. Sans blouse de labo, ni toge académique, ni jaquette, ni veston, mais en uniforme de soldat belge amputé de ses pattes d'épaule. Et sur la poitrine une bande blanche avec le carré rouge du terrorisme surmontant son numéro de bagnard.

Car il a perdu son nom. Il n'est plus qu'un numéro : quelque chose entre 2.000 et 3.000 . . . Pendant des heures il subit l'appel. Il faut s'aligner et se réaligner, être passé en revue par des SS qui, paraît-il, sont des compatriotes. Des SS « belges » qui font rapport au commandant allemand : « stimmt » — « le compte y est ! ». Car les prisonniers

sont comptés et recomptés comme s'ils étaient une monnaie précieuse que compte et recompte son avare possesseur. André Simonart est un numéro. C'est par ce numéro aussi qu'on l'appelle au travail. Car il travaille. Comme médecin? Vous voulez rire : comme terrassier. A la pelle, à la brouette, au wagonnet, Simonart et ses compagnons exhument le fort de Breendonk : ils enlèvent les 2.000 tonnes de terre qui le recouvrent. Pourquoi? Pour dégager des cours qui du fort feront une prison. Pour ne pas rester à ne rien faire — ce serait affaiblissant assurent le SS! Mais surtout parce que, et ce sont encore les SS qui l'affirment, après la victoire du Grand Reich Germanique, ces intellectuels inutiles auront ainsi un métier. A quoi donc servirait qu'ils continuent à vivre dans un monde enfin purifié, s'ils restaient des parasites de l'humanité, alors que, comme terrassiers, ils pourraient la servir?

Simonart est aux arrêts à la Stube Sechs — la chambrée 6. A Breendonk tous désapprennent leur métier. Il en est pourtant qui ne peuvent échapper à leur vocation : Les journalistes qui ne peuvent se priver d'informer, même sans l'être. Les médecins qui restent médecins devant leurs frères qui souffrent . . . Médecins? A la brouette! Au service de la germanité! Intellectuel, professeur, patriote, chrétien . . . Il est tenu à l'œil. Cadavre réchauffé!

Médecins et journalistes. Et les prêtres? Il n'y a pas de prêtre à Breendonk. Deux prêtres prisonniers seulement en quatre ans : dom Daniel Duesberg et Pierre Goube, un jésuite de Lille, et ils doivent être attentifs à faire oublier ce qu'ils sont! Pas d'aumônier non plus. Pourquoi un aumônier? Pour des êtres sans âme? Bien sûr il y a Mgr Gramann, le prélat autrichien aumônier général de la Wehrmacht. Mais lui n'est autorisé à pénétrer dans le fort que pour voir une seule catégorie de prisonniers : ceux qui vont mourir au poteau, au gibet et une heure avant seulement! Personne, aucun prisonnier, n'a vu Mgr Gramann à Breendonk qui en soit sorti vivant! André Simonart vit cette vie au ralenti, en veilleuse où la mort guette sans répit. L'épuisement, la famine, le harcèlement, la misère physiologique, les hurlements, la discipline stupide!

Et puis ce supplice peut-être plus grand que les autres supplices : Breendonk est au cœur du pays qu'on aime. Breendonk est près de Louvain, de Tildonk . . . Les voitures qu'on voit passer sur la route quelques minutes plus tard seront vues par des êtres chers. On est

près du foyer. On est sur le sol de la patrie. On souffre peut-être plus de son asservissement. Peut-être que très loin, la souffrance serait moins aiguë . . . ou peut-être au contraire . . .

Et voici le convoi. Le 6 mai 1944, Simonart et d'autres. On vide Breendonk car on craint le débarquement des alliés, le repli derrière la Ligne Siegfried est prévu. Embarqués. Destination inconnue. Dans des wagons à bestiaux : intellectuels dégénérés ! Entassés, suffocants dans la chaleur et la puanteur : cadavres réchauffés ! Le Belge avec le Russe, le conservateur avec le révolutionnaire, l'Allemand et le Polonais, le juif et l'incroyant, le chrétien et le communiste, mêlés, malaxés, mélangés comme le seront un jour leurs restes dans la boue anonyme des crématoires alors que la pluie mêlera les cendres de tous ceux de toutes les croyances, de toutes les nationalités, de toutes les opinions, de toutes les races . . . démenti au racisme que cette boue grisâtre, cette pâte grisâtre sous un ciel gris dans la grisaille de la demi-inconscience des captifs . . . Simonart est du convoi.

Et c'est Buchenwald. Buchenwald au-dessus de Weimar. Buchenwald, le « bois des hêtres ». A côté de l'arbre que Goethe aimait. Goethe ? Il y a des vers sur le fronton du crématoire : « Mon corps ne connaîtra pas la pourriture. La flamme pure le consumera » !

Simonart est devenu le 48.677. Il n'y a vraiment plus d'André Simonart.

Là, il y a des prêtres. En cachette ils consacrent des hosties. Docteur ! Le ciboire est une boîte de médicament. On risque sa vie pour se passer la custode, la source de Vie. Aucune clochette ne résonne lorsque porté par le 48.677 le corps du Christ passe . . .

Ceux qui sont morts, sont morts pour l'humanité. Ceux qui vivent devront vivre pour elle.

Au lendemain du cataclysme, on peut essayer d'oublier. Il serait cruel d'exiger que les faibles se souviennent !

Mais il y a ceux qui estiment qu'il n'est pas possible que la leçon soit perdue. Si Dieu a permis ce qui paraît inadmissible, ce n'est pas pour qu'on n'en fasse rien.

Le souffle au cœur ? Et puis ? L'admirable épouse, les sept enfants ? Ils seront dix plus tard ! Les soixante pourcent d'invalidité ? Et alors ? Le pardon ? Certes ! Mais que vaudrait le pardon frelaté par un oubli préalable ? Ce n'est pas Celui qui a dit : je ne vous dis pas aimez vos amis, les païens aussi aiment leurs amis, je vous dis aimez vos ennemis

... Ce n'est pas Celui-là qui dirait : pardonnez ce que vous avez oublié ! Pas de pardon frelaté ! Il faut cultiver le souvenir.

Et les leçons. Faire l'éducation des jeunes. Et André Simonart sera parmi ceux auxquels le Chef de l'État fera appel pour qu'à Breendonk on se souvienne. Le Parlement a créé le Mémorial National du Fort de Breendonk. Simonart compte parmi ses administrateurs. C'est à lui, dès le départ, que ses collègues confient leur présidence. Sans cesse renommé depuis par le Roi, sans cesse réélu depuis par ses pairs, André Simonart assure de façon prestigieuse la présidence d'une institution unique au monde :

Le fort de la haine où on apprend à aimer.

Le fort de la violence où on apprend à être doux.

Le fort de l'orgueil où on apprend l'humilité.

Le fort où les bourreaux voulurent abaisser leurs victimes et où les bourreaux furent abaissés.

Le fort devenu demeure historique.

Le fort où on se recueille.

Le fort devenu un musée de l'humain.

Mais pour faire cela, pour servir le pays comme le pays doit être servi, il faut avoir souffert, avoir compris, oui avoir compris, avoir vécu. Il faut, par fidélité à son idéal, avoir bravé les tueurs d'idéal. Il faut, comme André Simonart, pouvoir garder le regard clair quel que soit le regard qui vous pénètre.

Avoir été un homme dans la paix et dans la guerre. Dans la joie et dans la douleur.

Il faut être un homme de qualité comme celui que nous saluons ici : le Chevalier Simonart qui sut si admirablement illustrer la parole du Roi Albert : *Oui nous avons été acculés à l'héroïsme !*